

village, pour boire le coup de l'étrier. L'hôtellerie est une bonne mesure allemande, enguirlandée d'un balcon en bois peint, flanquée de poternes larges pour laisser passer les hôtes, d'auges plus larges encore pour laisser boire les chevaux. Le maître est sur le seuil, debout, appuyé contre la porte ; il a un air bonhomme et placide tout à fait allemand. Il fume avec recueillement dans une longue pipe en porcelaine, et ne se dérange pas autrement que pour souhaiter la bienvenue et répondre au salut des voyageurs. Mais il a dépêché sa servante une servante accorte, proprette, blondette, rondelette comme une Allemande, vive comme une Française. Vêtue d'un caraco, qui fait penser aux caracos et aux servantes de Chardin, d'un fichu blanc, d'un tablier blanc, d'un jupon gris à bandes rouges, chaussée de souliers à talons hauts et de bas à coins roses, la fillette ressemble à une suisse de l'Opéra-Comique. Elle sait son métier et le fait galamment. Elle tient une vaste choppe remplie de bière brune et en verse aux voyageurs. L'un boit, l'autre va boire, le troisième, en recevant son verre, débite des propos aimables à la servante, comme doit faire tout cavalier stylé, même quand il n'a pas de bottes à chaudron. Bref, tout est pour le mieux, et chacun paraît ravi. Ah ! la bonne auberge et la bonne bière brune, pour les bons cavaliers, et qu'il va faire bon reprendre, après la halte, l'étape interrompue !

Un gros petit garçon, bien allemand et bien joufflu, ne veut rien perdre du spectacle. Il se hausse sur ses gros petits pieds, arrive à la hauteur de l'auge et s'y cramponne de son menton et de ses mains, pour regarder la scène de ses gros petits yeux écarquillés. Qui sait ! le spectacle restera peut-être en son esprit, et dans quelque quinze ans il voudra chevaucher, lui aussi, et battre la campagne avec de grands éperons et une grande épée ; et ce faisant, il aura la fortune assez peu rare de laisser ses os derrière les talons du prince Eugène ou de Marlborough, ce qui le comblera de gloire.

Le village qui s'allonge à la droite de l'auberge est propre, sage, silencieux, honnête comme il convient à un village allemand. Des arbres alignés bordent la façade des maisons. Deux vieillards en houpelande s'entretiennent de la décadence des temps, de la folie des jeunes gens, des tristes chances de récolte. Une femme s'en va trotinant et se perd dans le fond. Un soleil vif tombe sur les tuiles rouges, égaye les choses et les gens. Les poules picorent à l'entour des cavaliers. La scène est complète. Nous avons mieux ici qu'un tableau de Wouvermans. Hommes et bêtes sont plus fins, plus remuants, faits avec plus de fermeté, de science et d'esprit. Chaque coup de pinceau est un miracle de précision et de finesse. Ça et là des touches larges et pleines rompent la monotonie de cette désespérante petitesse,